



ENSEMBLE DE JOUR.
BLOUSE EN COTON ET JUPE DE
SOIE SAUVAGE. CHAPEAU
DE PAILLE : MODÈLE CRÉÉ POUR
LA COLLECTION **ÉTÉ 1952**

Après un passage chez Piguët, puis chez Lelong, mon ami René Gruau m'introduisit chez Schiaparelli, où je suis resté quatre ans, de 47 à 51. La grande époque de Schiap' était derrière elle – elle avait coïncidé

avec l'apothéose du surréalisme –, mais elle continuait de se vouloir la meilleure. Une styliste avait maintenu sa maison durant toute la guerre, si bien qu'à son retour des États-Unis rien n'avait changé. Madame Lopez, Gloria Guinness, la comtesse Bismarck, toutes ses grandes clientes continuaient de s'habiller chez elle, même si certaines la trompaient parfois avec Balenciaga ou Dior. Soutenue par un très bon tailleur qui perpétuait ses épaules à paddings, elle mordait même sur la clientèle germanopratine. Elle fit ainsi les premières robes de Juliette Gréco dans un style annonçant Sonia Rykiel.

La première fois que j'entrai dans son bureau de la place Vendôme, Schiaparelli était vêtue d'un tailleur noir et d'un chapeau de crin bouclé évoquant une coiffe étrusque. Mon regard s'attarda sur ses bottines en ocelot et ses étoiles en diamants reliées par une chaîne d'or, répliques de la grande Ours que dessinaient selon elle les grains de beauté de son visage. Assez solitaire, rarement commode mais toujours fascinante, elle recevait la visite de sa fille Gogo et de sa petite-fille Marisa Berenson, avec qui nous reparlons d'elle parfois. Schiap' pouvait être dure mais elle ne m'a laissé que de bons souvenirs.

Un soir que je l'accompagnais au théâtre des Champs-Élysées, je m'aperçus qu'elle portait une chaussure rouge et l'autre violette. J'étais si choqué que je me permis une remarque : "Pardonnez-moi, mais je crois que vous vous êtes chaussée trop vite, Madame..." "Vous devriez savoir que c'est ça le chic, mon ami", répliqua-t-elle sans appel. Et c'est vrai, j'ai découvert là ce qu'était vraiment l'élégance, en voyant des clientes ouvrir leur sac sur des poudriers de Schlumberger, ou sortir des coquillages-rouges à lèvres dessinés par Jacques Toussaint pour Cartier. C'était d'un raffinement inouï...

Trois ou quatre ans après l'ouverture de ma propre maison, je pus enfin rencontrer monsieur Balenciaga. Son talent et sa fécondité étaient vraiment impressionnants. Cela paraît à peine croyable, mais ses clientes pouvaient commander jusqu'à dix-sept tailleurs d'un coup et plusieurs fois la même robe du soir, dans la même teinte, pour ne pas avoir à remettre la même. "Mais tu perds ton temps !", s'exclamait Chanel en le voyant préparer cent cinquante modèles par collection. Non sans jalousie d'ailleurs, elle-même n'en présentant que quarante.

Le premier à pressentir le déclin de ce système fut Balenciaga lui-même. Les femmes avaient moins besoin de robes du soir depuis qu'elles ne voyageaient plus en bateau mais en avion. Les bruits coururent que Cristobal allait fermer, pendant plusieurs années, mais il ne changea rien à sa façon de faire. Je me souviens de son indignation quand on lui proposa, lors d'un séjour à New York, de mettre son nom sur des chaussettes d'homme et de développer ce qu'on appelle les licences. Cela nous paraissait encore inadmissible, il y a vingt-cinq ans.

En 1968, Balenciaga avait encore 600 ouvrières et des carnets de commande remplis, mais il préféra payer des années de gages à ses employés et mettre la clef sous la porte. Ses clientes furent littéralement catastrophées. Elles lui commandèrent des centaines de tailleurs d'un coup en prévision des années à venir : ce fut sa plus belle saison. Quand il ne resta plus rien dans ses ateliers, il traversa l'avenue George-V

suite page 143